

MUSIQUE

Si cruel que cela puisse paraître, la mort d'un « homme-exerçant-une-profession-libérale » (il ne faut plus écrire « artiste » qu'à bon escient!) ne doit pas interrompre notre jugement sur lui, — sur « lui », producteur, bien entendu, car il n'y a pas d'autre point de vue...

Benjamin Godard est mort ce mois-ci. Rubinstein — disparu un mois plus tôt — a dit de lui : « Il a de trop grands pieds pour avoir du talent! » Ces deux célèbres nouveaux-morts se reverront-ils? Que ce soit alors dans cette paix d'ailleurs dont on ne se fait pas une idée, et qu'ils se prennent tous deux pour d'anciens pharmaciens qui auraient été de bons camarades.

B. Godard a vécu quarante-cinq ans. Pendant trente-six années environ, il s'est cru « prodigieux ». C'était seulement un musicien de qui le banal issait généreusement.

On entend sa musique au parloir des « pensionnats de demoiselles » surannés, dans le cadre qui lui sied : de mauvaises copies pommadées, au crayon Conté; des roses pâles, en papier chiffonné, dans des vases que l'outrecuidance d'un porcelainier violent dora, etc., etc.; et, au fond, une grosse dame à tirebouchons blancs et qui doit s'appeler Mme Anatole ou Mlle Amélie, car elle a vu des générations d'élèves!

C'est là qu'on entend les *vaises* de Benjamin Godard... Dans les concerts, parfois, il a sévi, — et récemment encore. On lui pardonnerait peut-être, à cause du Bon Silence, — mais des mains pieuses livreront du « bruit posthume » aux vivants, croyant bien faire.

... Pourquoi ai-je écrit ces lignes? on les trouvera dures et peut-être jugera-t-on qu'il est inconvenant d'en user de la sorte que j'ai voulu, envers un mort, et surtout si tôt. D'abord, c'est parce que « les morts vont vite » et que ce qu'ils laissent va beaucoup moins vite! Je parle de certains morts « qui n'auraient jamais dû cesser de l'être... »

Benjamin Godard a tenu de la place. C'était un empêchement, une inertie. Notre époque est glorieuse d'accidents pareils multipliés. En musique, Paris leur doit de s'informer, en 1895, de ce que « tentaient les jeunes compositeurs d'entre 1830 et 1860! »... On a le droit d'écrire cela, même au milieu du silence qui est toujours et, seulement, respectable, quand celui qui vient de se taire vendait autre chose que du vent sous le nom d'idées.

§

Noël approchant, M. Lamoureux a préparé les dévotions possibles de ses auditeurs, en inscrivant au programme du 10^e concert de cette saison une partie de l'oratorio de Noël, de Bach. Je ne crois pas qu'il faille définir, ici, la suavité de la *sinfonia* et l'élan naïf qui porte si haut l'air du ténor.

A côté, le récitatif :

Les pèlerins étant venus

En un lieu de belle apparence...

de l'*Enfance du Christ*... Un tel voisinage est fertile en déductions. L'âme heureuse, aux accents de piété simple qu'avait inspirés à Bach sa grande foi, et la fervente adoration qui l'exaltait, pouvait n'être plus qu'à demi satisfaite par la scène de Berlioz. Pour arriver au sublime de la phrase finale :

Voyez ce beau tapis d'herbe douce et fleurie...

quels efforts!...

L'écart — et mon jugement n'est point provoqué par la seule coïncidence du sujet! — est tout en ceci (et je paraphrase un mot célèbre) que Bach parle des hauteurs sublimes, tandis que Berlioz, terrestre, s'élève de terre, et que sa voix mêle un souvenir d'humanité à ses accents mystiques.

M. Delaquerrière a chanté bouche en cœur, comme font les ténors d'Opéra-Comique, ces pages qui commandent à l'interprète de s'effacer. Mais quel chanteur consentirait à être simple?...

M. J. Vianna da Motta a supérieurement interprété le concerto en *mi bémol*, pour piano, de Beethoven. Tout le monde connaît cette œuvre admirable, et la *Symphonie pastorale* aussi, jouée au début de ce concert. Je me borne à constater l'exécution parfaite qu'en a donnée l'orchestre Lamoureux.

La nouveauté : un poème symphonique de Balakirew, *Thamar*. C'est l'illustration des débordements d'une princesse russe, chaude et sanguinaire, comme « notre » Marguerite de Bourgogne.

Cette partition a ses enthousiastes. Je n'ai pu l'entendre qu'une fois, et sans émotion. Il y a une batterie de tambour qui signifie, d'après le programme que j'ai suivi très attentivement : « Par son appel enchanteur, elle attirait les passants dans la tour... » Coquin de tambour!...

§

Aux Concerts-Colonne, c'est le développement du Cycle-Berlioz... Le public se presse en foule au Châtelet. Depuis *Roméo et Juliette*, l'orchestre de M. Colonne a interprété le *Requiem*, l'*Enfance du Christ* et la *Damnation de Faust*. L'exécution annoncée de *Lélio* et du *Te Deum* terminera cette noble manifestation en l'honneur de Berlioz.

Certainement, M. Colonne fait tout son possible pour imposer à ses musiciens capricieux le respect de la mesure, mais parfois!... Par exemple, un peu moins, ou plutôt pas d'hésitation, de la part des fanfares, aurait fait briller d'une clarté autrement intense les sonneries grandioses du *Tuba Mirum* et leur écho, dans le *Lacrymosa* du Requiem...

Mais quels éloges mérite M. Warmbrodt! Il serait difficile de rencontrer un interprète plus juste du *Sanctus Deus*. Des compliments égaux reviennent à M. Engel pour l'intelligence qu'il a montrée en interprétant la partie du Récitant, dans l'*Enfance du Christ*.

M. Berard (Saint-Joseph) a dit avec une émotion (qui arracha d'indiscrètes applaudissements à un public impatient et qui ne sait pas encore écouter), avec une émotion très belle entre autres phrases celle-ci :

Elle a pour nom Marie...

qui est une des plus admirables inspirations musicales qu'ait eues Berlioz.

Toutes grâces soient rendus à Mme Provinciali et à MM. Cantié et Roux :

... toute peine

Cède à la flûte unie à la harpe thébaine.

Voilà une des surprises très particulières au génie de Berlioz! Ce trio (flûtes et harpe) totalement indifférent à l'architecture de sa « Trilogie sacrée », d'une autre douceur que l'ensemble de cette si douce « Arrivée à Saïs » où il tinte d'argent — est clair, et rayonne une lumière égale aux gerbes de soleil que semble projeter une fugue de Bach...

M. Engel a fait défaut. Au lieu de lui, M. Le Riguier a été chargé du rôle de Faust, dans la *Damnation*, et l'écouter était souvent pénible. M. Fournets a moissonné les braves en tumulte, après la « chanson de la Puce » et la « Sérénade » ; et M. Nivette a dit comme il faut la « chanson de Brander ».

Si l'orchestre a « entonné » parfaitement la marche hongroise et, avec toute la légèreté désirable, interprété le « Ballet des Sylphes », il a eu, dans la partie descriptive de la « course à l'abîme », quelques défaillances bientôt rachetées par l'ampleur d'exécution du « Pandæmonium » et la grâce qu'il a mise au service de la dernière scène, « dans le ciel »...

Je ne manquerai d'ajouter que Mlle Marcella Pregi est une cantatrice sûre. L'extrême correction de son chant lui ferait encourir le reproche de se montrer froide ; mais c'est selon un beau mouvement de passion qu'elle a chanté la romance de la IV^e partie que termine si bellement la phrase :

O caresse de flamme...

§

Avec ce Faust, — et l'autre, qui vient de célébrer ses mille représentations, comme l'an dernier *Mignon!* — un troisième *Faust*, celui de Schumann, a été repris aux Concerts d'Harcourt... Je réserve, à ce propos, non point la maladresse d'établir un parallèle entre Schumann et Berlioz, mais des considérations sur le sort qu'ils ont fait à la légende du docteur Faust, chacun selon sa psychologie. Car, vraiment, l'œuvre de Goethe me paraît étrangère à tout ceci, — et bien qu'il ait appris l'histoire du docteur fameux, par le drame philosophique de Goethe, Berlioz me paraît n'avoir, dans son interprétation musicale, conservé que le souvenir de la pure légende dont le romantisme avait excité sa sensibilité...

Quelle œuvre haute que le *Faust* de Schumann!.. Je sais peu de musique poignante comme le *Dies iræ* de la première partie, et j'imagine qu'il n'y a point ailleurs d'exemple d'une

fraîcheur, d'une jeunesse, d'une éternité heureuse, telles que j'en trouvai à cette phrase :

... *De ces roses effeuillées*

Répandant des senteurs sacrées

du récitatif de la « Mater Gloriosa », avant le chœur mystique final.

J'ai peu de loisir encore pour parler, comme je le voudrais, de la *Geneviève* de Schumann. Après des atermoiements, cette œuvre est devenue familière, depuis longtemps, au public d'Allemagne. A Paris, on l'ignorait, tandis que tant de « musiques » méritaient cette sévérité...

Le pathétique de Schumann, profond et intime, ne pouvait s'associer heureusement à la sombre aventure de Geneviève, confiée à l'intendant Golo, par le comte Siegfried « qui va-t-en guerre », parce que cette naïve histoire est tout extérieure.

Après l'ouverture — qui n'est pas un seul instant indifférente, voulûment grise et fanée, — il faut retenir le « chœur des guerriers », d'un dessin barbare dont la rudesse est émouvante ; la chanson (bien connue celle-ci !) de Geneviève au rouet ; la prière qui la suit, et enfin le grand air de Geneviève dans la Forêt...

Schumann reparaît dans ces *lieder* détachés où ses qualités intérieures se développent. Il évoque le rêve, avec la délicatesse de ne point l'enserrer, et de le laisser flotter au gré des impressionnabilités qui s'éveillent à son frôlement...

Je redirai, cette fois de plus, que M. d'Harcourt conduit passionnément son orchestre. Si les musiciens partageaient la foi de leur chef, ils accompliraient des prodiges !

Il n'y a de noms à citer que ceux de Mlle Eléonore Blanc et de Mme Lovano, et celui de M. Challet, parmi les interprètes...

CHARLES HENRY HIRSCH.

ENQUÊTES ET CURIOSITÉS

Mon cher Vallette,

Le *Mercure* offre quelquefois des curiosités à sa clientèle. Je vous envoie donc, par le plus rapide courrier, la note suivante qu'on me communique d'une chiourme universitaire qui fonctionne aux environs de la porte de Versailles.

« Un élève de rhétorique, invité par son professeur d'histoire à fienter un certain nombre de lignes puantes sur le cardinal de Richelieu et ne pouvant aboutir, imagina de copier *textuellement* la très belle dissertation de Barbey d'Aureville, page 59, tome II de la première édition des *Œuvres et les Hommes*.

» Le dit professeur, un nommé M***, ayant dégusté longue-